

Leloup, D. (2025). *Techno-fascisme : de l'État-machine aux infrastructures numériques de surveillance*. Liège, 3 décembre 2025.

Introduction à la conférence-débat « Populisme, plateformes et pouvoir : les Etats-Unis à l'ère du techno-fascisme » animée par Véronique Fettweis, réunissant :

- Olivier Tesquet, journaliste à la cellule enquêtes de Télérama et coauteur (avec Nastasia Hadjadji) d'*Apocalypse Nerds* (éditions Divergences, 2025), une enquête sur les dérives politiques et philosophiques de la Silicon Valley post-démocratique ;
- Jérôme Jamin, Professeur de Science politique à l'Université de Liège, auteur de *Make America great again : Naissance d'une idéologie* (éditions du Centre d'action laïque, 2025), un essai sur la genèse et la consolidation idéologique du mouvement MAGA.

Mesdames et messieurs,

Permettez-moi de revenir brièvement sur les avatars européens du trumpisme et sur l'essor des technologies de surveillance de masse – deux facteurs qui, conjointement, sont susceptibles de faire le lit d'un techno-fascisme européen.

Trois caractéristiques principales du trumpisme (Vergniolle de Chantal, 2020) infusent et se diffusent à grande échelle en Europe. D'abord, un nationalisme exacerbé, avec son discours anti-élites, sa stigmatisation de l'immigration et son rejet du « wokisme ». Ensuite, une communication compulsive sur les réseaux sociaux, avec ses *punchlines* clivantes et sa valorisation d'une identité conservatrice traditionnelle souvent masculiniste et anti-#MeToo. Enfin, une fusion entre populisme et capitalisme de plateforme, inspirée par Trump et Musk, avec la volonté de réduire la bureaucratie et une défiance répétée envers les institutions internationales. Cette structuration progressive du trumpisme en une véritable idéologie MAGA est au cœur du récent ouvrage de Jérôme Jamin (Jamin, 2025).

On retrouve ces trois dimensions du trumpisme, sous des formes et à des degrés divers, dans plusieurs mouvements et personnalités politiques européens : Viktor Orbán en Hongrie, Giorgia Meloni en Italie, Robert Fico en Slovaquie, Karol Nawrocki en Pologne, George Simion en Roumanie, Geert Wilders aux Pays-Bas, ou encore le Rassemblement national en France.

Et en Belgique ? Un président de parti du sud du pays a été surnommé par la presse du nord le « Petit Donald Trump de Wallonie » (Pauli, 2025). C'est un fait médiatique. Mais est-ce un fait politique ? Nous en débattons sans doute aussi ce soir. Car les attaques répétées de ce président de parti contre le secteur culturel, l'université et les services publics – dont la RTBF –, ainsi que l'épisode au cours duquel la RTBF et l'Association des journalistes professionnels ont dénoncé des pressions, des intimidations et une menace physique envers un journaliste (Fontaine, 2025), ces attaques et cet épisode posent en tout cas la question des rapports entre pouvoir politique, médias et contre-pouvoirs.

Mais il est intéressant, à ce stade, de faire un petit détour par l'Histoire. Le terme « techno-fascisme » n'est pas né avec l'IA, Palantir ou les réseaux sociaux. En 1992 déjà, le politiste Olivier Fillieule publiait un article intitulé *L'Amérique à l'heure de la contestation : la critique du techno-fascisme* (Fillieule, 1992). Il y analysait la manière dont la presse underground étasunienne des années '60 et du début des années '70 représentait le pouvoir. Dans les caricatures des journaux radicaux, l'État apparaissait comme une immense machine bureaucratique, étroitement liée au complexe militaro-industriel, qui aliénait les citoyens. Le pouvoir prenait les traits de machines, de robots, de marionnettes ou de dirigeants réduits à de simples rouages d'un système tentaculaire. L'analogie avec l'Allemagne nazie était également mobilisée, parfois de manière très provocatrice, pour dénoncer ce que ces mouvements contestataires considéraient comme une dérive autoritaire de l'État américain.

Autrement dit, dès les années '60, la peur existait déjà de voir la technique, la bureaucratie, l'industrie de la défense et le pouvoir politique fusionner au sein d'un même dispositif de domination. Cette critique s'accompagnait d'une remise en cause beaucoup plus générale de l'« American way of life » et de la légitimité des institutions étasuniennes.

Le parallèle avec notre époque est évidemment imparfait, et c'est précisément ce qui le rend intéressant. Dans les années '60, le « techno-fascisme » était d'abord une représentation critique du pouvoir : celle d'un État-machine, centralisé, bureaucratique et militaro-industriel – on l'a vu. Aujourd'hui, la machine a changé de nature : elle est aussi privée, transnationale, algorithmique et alimentée par ce qu'il est convenu d'appeler le « Big Data ».

Dans de nombreux pays, des technologies d'apparence neutre – reconnaissance faciale, bases biométriques, systèmes prédictifs, plateformes sociales ou outils d'IA décisionnelle – deviennent des instruments centraux de contrôle politique. La montée du techno-fascisme repose précisément sur cette hybridation entre infrastructures privées et pouvoirs publics. C'est précisément cette convergence, notamment autour de la Silicon Valley et de l'univers trumpiste, qu'analysent Nastasia Hadjadji et Olivier Tesquet dans *Apocalypse Nerds* (Hadjadji & Tesquet, 2025). Les technologies de Clearview AI et de Palantir en sont des symptômes emblématiques, que nos conférenciers ne manqueront pas de développer, j'en suis sûr.

À l'échelle internationale, d'autres dispositifs illustrent la même dérive. Le système Aadhaar en Inde, qui centralise les données biométriques de plus d'un milliard de personnes, conditionne l'accès aux droits sociaux à une authentification numérique parfois défailante, produisant exclusions et dépendances structurelles. Frontex, l'agence européenne des frontières, s'appuie, elle, sur des outils d'analyse prédictive, des drones à longue autonomie et des systèmes de tri algorithmique des déplacements migratoires, préfigurant un régime de frontière automatisé. Sans oublier les logiciels espions comme Pegasus, dont les enquêtes internationales ont documenté l'utilisation contre des journalistes, des opposants politiques, des militants ou des responsables publics.

Le parallèle historique est frappant : ce que les caricaturistes étasuniens des années '60 représentaient comme une machine de pouvoir est aujourd'hui devenu, en partie, une infrastructure réelle faite de données, d'algorithmes et de plateformes. C'est dans cette

articulation entre pouvoir politique, puissance privée et technologies de contrôle que se situe aujourd'hui le débat sur le « techno-fascisme ».

Références

- Fillieule, O. (1992). L'Amérique à l'heure de la contestation : la critique du techno-fascisme. *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 28(1), 52–57.
<https://doi.org/10.3406/mat.1992.405755>
- Fontaine, D. (2025). Menaces proférées par Georges-Louis Bouchez contre un journaliste de la RTBF : les coulisses de l'incident. RTBF.be, 11 août 2025.
<https://www.rtbf.be/article/menaces-proferrees-par-georges-louis-bouchez-contre-une-journaliste-de-la-rtbf-les-coulisses-de-l-incident-11586553>
- Hadjadji, N., & Tesquet, O. (2025). *Apocalypse nerds : Comment les technofascistes ont pris le pouvoir*. Éditions Divergences.
- Jamin, J. (2025). *Make America great again : Naissance d'une idéologie*. Centre d'Action Laïque.
- Laurent, S. (2025). *La Contre-révolution californienne*. Seuil.
- Pauli, W. (2025). Georges-Louis Bouchez, de kleine Donald Trump van Wallonië. *Knack*.
<https://www.knack.be/nieuws/belgie/politiek/georges-louis-bouchez-de-kleine-donald-trump-van-wallonie/>
- Vergniolle de Chantal, F. (2020). Qu'est-ce que le « trumpisme » ? *Politique étrangère*, (2), 45–56. <https://doi.org/10.3917/pe.202.0045>